LE COUP DE BILL'ART DU *SOIR*

Né de la dernière pluie

Par Kader Bakou

«Moi, je t'offrirai des perles de pluie, venues de pays où il ne pleut pas», dit Jacques Brel dans sa célèbre chanson *Ne me quitte pas*. Le chanteur belge en parlant de «pays où il ne pleut pas» pensait peut-être au Sahara.

Surprise, au bulletin météo de la Télévision algérienne, la pluie est annoncée sur l'ensemble de l'Algérie, d'Alger à Tamanrasset et de Djanet à Tindouf. De mémoire d'éléphant, c'est la première fois que ça arrive.

Depuis quelques années, le Sahara n'est plus ce pays où il ne pleut presque jamais. Il y a eu même des inondations à Ghardaïa, Béchar et Djanet, notamment. Le Sahara donc peut redevenir ce paradis vert tel que peint par nos ancêtres dans les gravures et peintures rupestres du Tassili et ailleurs. Un Sahara vert contribuera considérablement à lutter contre le réchauffement climatique. Ceci évitera les fameux coups de sirocco sur les parties côtières de l'Afrique du Nord et éloignera pour toujours le spectre de la canicule en Europe occidentale. Le monde est comme un puzzle dont chaque pièce est nécessaire à l'équilibre des autres !

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

ENTRETIEN AVEC

«L'enfance ? Aucune nostalgie,

Malek Alloula, poète et essayiste, vient de s'éteindre à l'âge de 77 ans. C'était un grand poète et un homme de grande qualité. Nous lui rendons hommage en republiant le compte rendu de son avant-dernier livre rédigé par notre collaboratrice Marie-Joelle Rupp et l'interview réalisée par Bachir Aggour.

Photo : D. R.

Malek Alloula.

Propos recueillis par Bachir Aggour

***Le Soir d'Algérie* : Vous venez de publier un livre de nouvelles en Algérie. *Le Cri de Tarzan* est une sorte d'hymne à l'enfance, aux êtres qui la peuplent, aux lieux de l'enracinement. C'est maintenant que vous vous êtes senti prêt pour ce retour à la géographie mentale de l'enfance ?**

Malek Alloula : Il s'agit d'un recueil de nouvelles plus ou moins ordonnées chronologiquement. La narration part de l'enfance pour arriver à la longue maturité en transitant par l'éphémère adolescence. L'on retrouve ainsi les classiques trois âges de la vie. Et, comme par hasard – mais c'est réellement ce qui s'est passé –, trois lieux se sont trouvés affectés à ces trois moments, ces supposés trois stades : le village (Oued-Imbert devenu Aïn-El-Berd) ; la ville familiale (Oran devenue Wahran) et les capitales symétriques (Alger et Paris). Trois lieux donc à la fois fondateurs et emblématiques. A leur propos, j'aime à penser que je ne suis rien d'autre que ce que ces lieux ont fait de moi. Pour aller dans votre sens, je peux dire que, dans ce recueil, il s'agit en effet d'hymnes, mais d'hymnes qui sont différemment modulés et dont chacun d'eux est doté d'intensités variables. Cependant, la plupart de ces récits sont à prendre avec l'enjouement ironique, qui met légèrement les choses à distance, tout en laissant sa marque sur leur conception, leur écriture. Cela dit, je ne pense pas, tout au moins pour ce qui me concerne, qu'il y ait jamais eu un quelconque moment où je me serais, sous l'effet de l'âge ou de tout autre facteur psychologique, dit : «C'est l'heure ! Je suis prêt !» Si je fus prêt un jour, je fus prêt tout le temps. Comme s'il n'y avait pas de début. Ni de fin d'ailleurs. Un aveu : je suis un piètre et presque phobique voyageur. C'est mon côté paysan, faux citadin. Cette géographie mentale de l'enfance, que vous évoquez, je puis vous affirmer que je n'y ai jamais fait retour puisque elle fut toujours dans mes rares bagages rassemblés pour de tout aussi rares trajets.

Il y a comme une nostalgie dans ces récits. Mais la nostalgie, c'est ce qui fonde, en partie, la littérature avec le nostos grec, la madeleine de Proust, etc. Quelles figures étaient omniprésentes à votre esprit en écrivant ces récits ?

Je pense que la nostalgie est une notion assez incommode dans la mesure où elle recouvre une infinité de choses, de pensées, de postures, de réactions, etc. C'est un grand sac sans fond. Notion donc éminemment floue, équivoque, baignant dans une sorte de tiède et glauque saumure psychologique. L'étymologie, d'autre part, fait qu'il y a dans le mot lui-même (le nostos grec) l'idée d'un retour. Le grand et légendaire nostalgique serait Ulysse («Heureux qui comme Ulysse a fait…»). La nostalgie, j'y ai toujours vu un aveu de complaisance généralisée. La remémoration n'implique pas forcément la nostalgie. Il y aurait à mes yeux pas moins qu'une radicale incompatibilité, en ce sens qu'elle n'est, par elle-même, ni créatrice, ni dynamique, ni ouverte. La claustration en serait l'achèvement. C'est une digestion, une régurgitation morose et endeuillée d'un passé figé. On se souvient du tenace chromo : l'apostrophe que provoquent chez sa mère les nostalgiques plaintes de Boabdil après la chute de Grenade. Aussi n'ai-je aucune nostalgie de cette enfance que j'évoque et décris. Aucune nostalgie de ma propre histoire. Un émerveillement, au contraire, d'avoir vécu cela et d'en retrouver tout frais le souvenir, d'en entendre encore le rire stimulant qui doit continuer de résonner dans les strates atmosphériques de l'éternité. C'est le bonheur d'avoir été pleinement parmi les miens, pleinement dans mon paysage. Le vrai problème technique, qui se pose alors et qui exclut tout recours à un exotisme bienséant et quelque part dégradant, consiste à trouver, plutôt à forger l'outil adéquat nécessaire à l'évocation narrative que méritent ces moments, ces histoires, ces souvenirs. Donc, non pas l'évocation du passé mais l'écriture de ce qui passe, là, maintenant, et qui est d'hier.

Il y a des figures très vivantes dans les récits : celle de votre père, bien sûr, celles aussi de la bande de la «fraternité oranaise», etc. Est-ce en écrivant que vous avez l'air de vous apercevoir de la prégnance sur votre mémoire de ces figures ?

Ces récits, de par leur nature autobiographique, mettent en scène des personnages familiaux et autres. Ils se réfèrent également à des lieux où j'ai vécu ainsi qu'à des événements qui m'ont marqué. Leur forte prégnance en fait des éléments incontournables et multiformes de ma mémoire. Ce sont des points d'ancrage très profonds. Or, ces souvenirs, quand il s'agit de les évoquer oralement ou de les restituer par l'écrit, me reviennent toujours sous forme d'un récit «presque-déjà» organisé. Si je me fie à ma propre expérience, il me semble que, pour certains faits précis, certains visages, situations non moins précis, il ne s'est jamais agi, pour ce qui les concerne, d'un simple enregistrement passif. Non. Le texte est, à mon insu, déjà à l'œuvre dans la matière du mémorisé. Pour employer une expression du langage informatique, je dirai que ce travail sur la matière mémorisée est «en cache». Cette particularité, cette disposition innée à doubler le souvenir de sa «légende» — tel qu'on le fait pour la photo en y ajoutant un commentaire plus ou moins détaillé, élaboré — furent très tôt présentes. Les récurrentes réapparitions de certains de ces souvenirs, avant qu'ils ne soient saisis dans une version toujours provisoire, ne pouvaient pas, dans mon esprit, être autre chose que des retours sur le texte du souvenir, retours qui s'opéraient en vue de l'amender sans fin, d'en retravailler la matière. Ce serait presque une manière de dire qu'un souvenir n'est jamais fixé, qu'il continue de vivre. A ce propos, je n'invente rien puisque c'est même connu de la sagesse populaire qui soutient que les souvenirs changent. Ce travail mystérieux, cette sorte d'alchimie m'ont toujours fasciné au plus haut point : je ne suis pas loin d'imaginer la mémoire comme une immense machine fomentant du texte, toujours du texte – un peu dans le sens borgésien.

Vous êtes plutôt poète. Comment s'opère en général le passage vers la prose : sont-ce des moments qui le déterminent, des sujets, des sensations ?

J'ai la faiblesse de croire et aussi de prétendre que l'écriture poétique est une sublimation de l'activité scripturale. C'est un point de vue qui en vaut un autre, cela va de soi. Comme, d'autre part, je ne veux pas sacrifier au sempiternel exercice scolaire de la comparaison terme à terme de la prose et de la poésie, j'appuierai mes dires sur ma seule expérience, ma seule pratique. Je dirai que, dans ma conception des choses, les domaines sont relativement étanches, au point que je ne puis, contrairement à vous, me permettre d'évoquer l'idée de passage d'une «activité» à l'autre. Outre les visées, ce sont les dispositions techniques et également physiques qui sont radicalement différentes pour moi. En poésie, par exemple, l'oreille et la vue sont sollicitées davantage qu'en prose. La forme typographique elle-même requiert le texte – la forme et le fond sont une seule et même chose. Il y a une tension torturante en poésie. L'image, l'idée ne vous lâchent pas – comme s'il s'agissait ici d'une question de vie ou de mort. Le texte poétique épuise littéralement, c'est-à-dire physiquement. Pire, le temps, la chronologie disparaissent. Je suis un poète extrêmement lent et j'aime cette lenteur, cette irrépressible décantation du texte et de moi-même. En poésie, je suis souvent parti d'une image, d'un mot, d'une phrase. C'est éminemment inconfortable dès lors qu'on veut lever la tête pour regarder au loin la ligne d'horizon et jouir d'une vue cavalière.

La vue n'est jamais dehors, c'est ainsi. Pour les textes et ouvrages en prose, je suis moins contraint, plus libre de mes mouvements.

Actucult

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA DIDOUCHE (38, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Lundi 23 février à 14h : A l'occasion de la Journée de La Casbah, l'Etablissement Arts et Culture de la Wilaya d'Alger organise une rencontre avec le président de l'association Les sages de La Casbah, Mohamed Ben Meddour, qui fera une intervention sur les thèmes : «Dans une qaâda algéroise» et «Musique, décors et mets».

CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA :
Samedi 28 février à 14h : L'auteur Younes Adli animera son café littéraire autour de son ouvrage *La Pensée Kabyle* au Théâtre régional Malek-Bouguermouh de Béjaïa.

GALERIE EZZOU'ART DU CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)
Jusqu'au 12 mars : Exposition de peinture «Shadi madi quali rassi » de l'artiste Princesse Zazou.

CENTRE CULTUREL MUSTAPHA-KATEB (5, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 12 mars : Exposition collective «Le Signe», avec les artistes Saliha Khelifi, Zola Djenane, Zahia Kaci, Noureddine Chegrane, Abdelmadjid Guemroud, Mustapha Ghedjati, Noureddine Hammouche, Omar Kheiter, Ahmed Stambouli et Karim Sergoua.

SALLE IBN KHALDOUN (ALGER-CENTRE)
Jeudi 26 février à 19h : Concert de l'artiste jordanienne Macadi Nahhas. Prix du billet : 500 DA

GALERIE D'ARTS ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture de l'artiste Chafa Ouzzani.

TNA GALLERY (RUE BOUZRINA, EX- RUE DE LA LYRE, CASBAH, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de mars : Exposition collective d'arts plastiques et de photographies «Hors Champ» par Mustapha Nedjai, Hellal Zoubir, Karim Sergoua, Rachi Djemai, Rachid Nacib, Malek Salah, Adlène Samet et Nasser Medjekane.

ESPACE LA BAIGNOIRE (3, RUE DES FRÈRES-OUKID, SQUARE PORT-SAÏD, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de février : Exposition collective de photographies «Chawari3 10x10».

GALERIE BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de l'artiste Mustapha Adane.

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA BACHIR-MENTOURI (5, RUE BACHIR- MENTOURI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : L'établissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger, en partenariat avec la maison d'édition Synopsis, organise une exposition de livres.

MUSÉE PUBLIC NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN-D. ROOSEVELT, ALGER)
Jusqu'au mois de mars : Exposition «Pouvoirs des perles d'Afrique» (collection de Tonia Marek).

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)
Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : 6e Festival international d'art contemporain.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN
Cours de langue italienne, inscriptions ouvertes : session janvier, février, mars 2015. Pour toute information :
Tél. : 021 92 38 73/021 92 51 91

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture «Emotion Plurielle» de l'artiste Fatiha Bisker.

GALERIE D'ARTS AICHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de l'artiste Ahmed Mebarki.